

ETRE PRIS EN FAUT(O)

Pour me prendre en fauto, Stanislas Kalimerov m'a dit de regarder au fond de son objectif mon "image de petit garçon". Elle y était (donc) déjà, avant mon oeil, au creux du sien sans doute, une image révélée par son appareil qui me re-gardait.

Je me suis laissé prendre. Gentillement, St. Kalimerov m'a dit que c'était à peine nécessaire de me demander cela, qu'il demande à chacun qu'il fautographie, tellement cette image était déjà là dans mon regard. Je veux bien le croire, mais je ne sais pas ...

C'est comme cela que fait ce fautographe pour rendre la vérité en fauto : aller chercher son enfance en chacun.

On peut voir maintenant ce que cela donne. Et en parler.

La fautographie est née en même temps que la psychanalyse, ou à peu près. Mais ces jumeaux se sont plutôt ignorés (comme souvent). Ces dernières années, on a vu par ci par là des expositions de la rencontre à cette époque de la psychiatrie et de cet "objectif". Mettre la folie en fauto a très vite intéressé les psychiatres. Et les "clichés", le plus souvent de "crises", représentent presque toujours une inquiétante étrangeté dans le regard : une sorte d'absence. Regard vide.

Mais on voit aussi cette absence dans bien d'autres fautos, si on veut bien regarder : par exemple celles des prisonniers des fautos policières ou judiciaires, mais même aussi dans beaucoup de fautos de familles. Et la fauto sait parfois vider le regard des enfants, rendus hagards ! La fauto absente l'humain. Elle fixe, justement. Fixer, c'est un grand phantasme de la psychiatrie.

Tout cela pourrait laisser penser qu'imager le regard humain sans le tuer est peut-être impossible. Et c'est même sûrement la certitude de cet impossible qui a fait le bonheur des iconoclastes, logo-théo-centriques, et aujourd'hui même parfois psychanalytiques.

Mais ces images de St. Kalimerov transgressent cet impossible, si on veut le voir.

Cette transgression est peut-être liée à sa manière de faire, à son style : être fautographe en vivant, vraiment, parmi ceux qu'il veut prendre, et qu'il ne prend que lorsqu'il sait que ceux-là voudront bien être pris. C'est peut-être ce qui contraste ces images des autres clichés qu'on connaît : soutenir le regard subjectif pour qu'il ne s'évanouisse jamais entièrement dans l'objectif de l'appareil qui va le capter.

A vrai dire, c'est ce qu'on pourrait attendre d'un vrai fautographe : qu'il ne vole ni ne viole ce qu'il imagine, ce qu'il "prend" en fauto mais où sa prise d'image soit une empreinte empruntée. Ça se voit, c'est ce que fait St. Kalimerov : imprimer ce qu'il ne fait qu'emprunter (mais peut-être pas toujours, peut-être que certains regards ou certains visages ont résisté, même à cela, ce qui est bien aussi, et que le fautographe ne le censure pas). Un re-gardeur, pas un voyeur.

Alors, l'autre intérêt de cette manière de faire est au-delà de cela, qui laisserait intacte l'humanité fautographiée anonymement. Car chercher le regard subjectif, le plus singulier, c'est paradoxalement rendre le singulier à l'universel. Chaque image devient alors *témoignage*, et rappelle ce que Jacques Derrida souligne de cette place : " *Le singulier doit être universalisable, c'est la condition testimoniale. (...) Dans le "je le jure, il faut me croire", je prétends : n'importe qui, à ma place, confirmerait mon témoignage, qui est donc à la fois infiniment secret et infiniment public* " (in *Passions de la littérature* p.31 éditions Galilée) . Ici on pourrait écrire : "je le jure, il faut me voir".

Les fautos de St. Kalimerov témoignent de ces témoignages singuliers-universels. On pourrait même dire qu'*elles témoignent du témoignage lui-même*.

Cela a deux conséquences :

1) aucune de ces fautos ne tient toute seule : toujours encadrée par l'autre d'elle-même, une autre qui la révèle et qu'elle soutient à son tour. Chacune soutient le regard de l'autre, et la répétition des singularités (la répétition de la singularité) défait le narcissisme dont le singulier est si souvent l'objet, le narcissisme qui spécularise, particularise le singulier et le désuniversalise. C'est cela que destitue ce que fait ici St. Kalimerov : la fauto de chacun n'est pas la métaphore de l'individu, elle est plutôt la métonymie de l'universel ; elle en est le spectre, pas le spectacle.

2) cette chaîne singulière universalisante dissout, défait et désidère les distinctions et les catégories encadrées par l'idéologie : soignants, soignés, patients, im-patients, usagers, vous, moi, deviennent indiscernables dans cette dialectique qui universalise le singulier sans le réduire au commun . En tous cas, ce qui diffère les uns des autres déborde ce qui les stigmatise.

Une autre conséquence apparaît alors, décisive : il a fallu un peu insister pour que St. Kalimerov s'y prête. en allant rencontrer les élus politiques et sortir du cadre qu'il imaginait (fautographier soignants et soignés mais singulièrement emmurés face à face ou côte à côte). Il a fallu insister pour que ce geste là, universalisant le singulier, s'entende et s' imagine comme public mais aussi politique. Parce que c'est cela que fait aujourd'hui la psychiatrie "citoyenne" : rendre publiques l'image et la folie et peut-être pas seulement l'image de la folie. La folie de l'image, plutôt. Ce geste là : *d'élire*, les élus en sont le reflet, le singulier témoignage comme politique.

Lorsque les "fous" reviennent aujourd'hui en ville, ce n'est donc pas seulement l'enfance qui revient en chacun, prise en faut(o). C'est aussi une sur-prise, alors faut(e)graphiable : parce que ce n'est plus seulement une exposition (un tableau clinique dressé par la psychiatrie), c'est une sur-exposition, que l'oeil éclipsait habituellement. Témoigner, singulariser l'universel, remettre la folie dans le trop de l'humain, l'altérité dans l'identité, ce n'est pas la seule affaire des soignants ou des "professionnels", même de l'image. C'est une affaire politique, une affaire entre soi et soi (à la fois le miroir et le sexe, pas l'un sans l'autre), l'affaire la plus privée mais aussi la plus publique, du plus subjectif mais aussi du plus "objectif" : en même temps. Une affaire d'élixir, oui. On le voit bien ici : c'est une affaire qui démesure le regard, et qui le défaut(e).